« Tout récemment, le grand navire en fer, le *Culzean Castle* partait de Liverpool pour l'Australie au mois de mai de l'année dernière ; *on n'en a jamais eu de nouvelles*. Ce navire magnifique faisait son premier voyage et avait un chargement de grande valeur. »

A-t-il été détruit aussi par une machine infernale, avec son équipage et ses 150 passagers?

— Dans le charmant village de Hatfield, près de Doncaster, en Angleterre, vient de mourir un des derniers représentants de cette classe d'excentr ques qui tend à disparaître. Il possédait une fortune considérable; quelques personnes lui donnaient le nom de squire Hawley; mais plus généralement on l'appelait Jacques Hawley, c'était son nom de prédilection; il ne permettait pas qu'on y ajoutât le nom de Pilgington, qui était celui de sa famille. Il est mort le jour de Noël, et, suivant ses volontés, il a été enterré dans son jardin au milieu de ses troupeaux qui avaient péri pendant la dernière épidémie.

Il avait voulu être inhumé avec son costume de chasse, son fouet et ses éperons. De la maison à la tombe il fut porté dans un cercueil de pierre pesant plus de 1,000 kilog. Son vieux cheval de chasse, Nance, fut tué et enterré, sellé et bridé, à ses pieds; à sa tête on enterra son chien et un vieux renard. Le lieu où les funérailles se sont accomplies avait été consacré par un prêtre catholique Romain. Il n'y avait que quelques assistants; beaucoup d'admissions demandées avaient été refusées. Jack Hawley a laissé toute sa fortune à son groom John Vickars, à la condition d'exécuter ponctuellement ses volontés relativement à ses funérailles.

— Un maire du département de la Haute-Loire a pris l'arrêt suivant :

« Le maire de la commune de X... prévient ses habitants que tous ceux qui ont des chiens ou des chiennes il faut qu'ils soient muselés, sans quoi il sera jeté *de la poison* dans les rues, dedans des saucisses et il prévient que si les chiens ou les chiennes ne mangent pas lesdites saucisses les habitants pourront les manger pour pas que ça se perde, en coupant le côté droit desdites saucisses, là où ce qui est ladite poison, sans quoi y pourrait s'empoisonner. »

VARIÉTÉS

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

PREMIÈRE PARTIE

L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'ALLEMAGNE CENTRALE

(Suite.) — *Voir le Journal de Roubaix d'hier*

XVI.

Le socialisme en Allemagne. — Une visite au tourneur Bebel. — Le député Liebknecht. — Son *Histoire de la révolution française*. — Ce que sera la grande révolution allemande.

On dit que Leipzig est plus prussien que Berlin. Il faut s'entendre : si l'aristocratie commerciale et financière ne jure que par M. de Bismarck, le contraire a lieu dans la classe ouvrière, complétement gagnée aux doctrines socialistes. C'est elle qui a envoyé au Reichstag Bebel et Liebknecht; et ces deux apôtres ont élu domicile ici, au milieu de leur troupeau.

Je ne pouvais m'arrêter à Leipzig sans essayer d'approcher de ces hommes qui jouent, dans le mouvement socialiste allemand, le rôle principal.

Ce matin, j'ai cherché leur domicile dans l'*Adressen-Buch*, et je me suis rendu chez Bebel, sans autre formalité.

Bebel habite dans la Peterstrasse, 18, au fond de la cour. Une plaque en fer peinte en rouge, et sur laquelle on lit :

BEBEL, DRECHSLER.
(*Bebel, tourneur.*)

orne la grande porte d'entrée, donnant sur la rue. La petite enseigne se répète dans la cour, car de tous côtés se trouvent des ateliers et des entrepôts.

Je pénétrai dans une petite pièce qui reçoit le jour par une lucarne; trois ouvriers y travaillaient.

— M. Bebel?

— Il n'est pas encore descendu. Est-ce pour affaires particulières? me demanda un jeune homme, qui me fit l'effet du contre-maître.

— Oui; c'est M. Bebel lui-même que je désirerais voir.

Il disparut par un escalier tournant et revint, deux secondes après, me dire que M. Bebel m'attendait.

Je montai et le trouvai lui-même sur le palier. Je lui expliquai en deux mots l'objet de ma visite. Avec une politesse et une amabilité auxquelles j'étais loin de m'attendre, il m'introduisit dans une étroite petite pièce qui sert tout à la fois de chambre à coucher, de cabinet de travail et de salon de réception. Un bocal avec des poissons rouges occupait le centre de la table ; aux parois, pas un tableau, pas une gravure tragique ; dans le fond, un véritable lit de pensionnaire, caché sous une housse d'une blancheur virginale. J'ai remarqué quelques livres au-dessus d'un bonheur-du-jour en bois de noyer, et comme je regardais deux canaris qui caquetaient dans leur cage, sur la fenêtre, M. Bebel me dit :

— Ce sont mes compagnons de captivité; nous sommes sortis ensemble de prison, il y a un mois. Je me console en les voyant captifs comme moi, et pourtant si joyeux.

— La prison est-elle sévère?

— Non. Nous avons la permission de nous promener trois heures par jour; nous sommes autorisés à écrire à notre famille quand bon nous semble et à la recevoir une fois par semaine. A la fin de chaque mois, nous obtenons un jour de congé pour nous rendre chez nous. Liebknecht m'a donné des leçons de français pendant le temps que nous avons été détenus ensemble. Seulement, on nous défend de nous occuper de politique et d'écrire pour nos journaux ; mais nous avons notre service secret, plus sûr et mieux organisé que celui du gouvernement. Il est question de rendre ce régime plus sévère et d'astreindre à l'avenir les prisonniers politiques à un travail manuel comme les autres détenus.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et une blonde tête de fillette de sept à huit ans s'avança sournoisement et cria : « *Guten Morgen lieber papa*! (Boujour, mon cher papa ! »

Bebel tendit ses bras à l'enfant, qui sauta d'un bond à son cou.

J'examinais avec attention la physionomie de cet homme, que les journaux de Berlin représentent avec « une face livide et des yeux pleins de haine. » Eh bien, je suis obligé de l'avouer, il m'a semblé que j'étais en présence, dans ce doux cadre d'intérieur, d'un honnête et paisible bourgeois, d'un brave artisan qui embrasse ses enfants avant d'aller à l'enclume ou au marteau. Encore ici, vous le voyez, quelle différence entre les socialistes allemands et les socialistes français ! Ceux-ci prêchent l'anéantissement de la famille, et proclament la liberté de l'amour ; ceux-là — Bebel du moins — respectent le mariage et comprennent les devoirs qu'il impose.

L'enfant se retira en emportant les canaris, qui faisaient un bruit étourdissant et nous empêchaient de nous entendre.

Après quelques paroles échangées, Bebel me dit :

— Je vois que vous êtes au courant de notre marche et de nos progrès. Suivez-nous de près; l'avenir est à nous. Les prolétaires constituent en Allemagne la grande majorité de la nation, et le droit de réunion ainsi que le suffrage universel leur fournissent les moyens de faire prévaloir leurs droits. Le parti national-libéral espérait sans doute exploiter à son profit le suffrage universel; mais qu'importe aux ouvriers l'unité nationale, la gloire et la puissance de l'empire allemand ! Ce qu'ils veulent avant tout, c'est une réorganisation sociale. On nous répond que la propriété est sacrée. Mais, si elle est sacrée, pourquoi la Prusse, qui nous met en prison et nous poursuit, nous prouve-t-elle, depuis dix ans, en bouleversant les anciennes institutions du pays, en s'annexant par la violence des populations qui ne veulent pas être prussiennes, que ce grand mot de *propriété* est vide de sens? L'existence d'États entiers et les droits d'anciennes monarchies sont-ils moins sacrés que les domaines, les maisons, les fabriques? Dès que le droit historique sur lequel est basée la propriété tombe, celle-ci n'existe plus. L'héritage une fois aboli, le socialisme se sera établi de lui-même.

« C'est ainsi que la Prusse fait nos propres affaires; nous pourrions nous croiser les bras et attendre, sûrs d'être portés par le flot. Mais nous voulons arriver dans dix ans, et voilà pourquoi vous nous voyez sans sesse sur la brèche, payant de notre poitrine. Consultez la statistique électorale de la Saxe, vous serez étonné du développement que prend le mouvement socialiste. Aux dernières élections, savez-vous de quoi se composaient nos électeurs? De huit mille ouvriers et de *quatre mille paysans*. La Saxe nous appartient tout entière; il y a des villages où tout le monde est socialiste, le bourgmestre comme le marguillier. Pendant la campagne de 1870-71, on redoutait que l'étincelle ne fût mise aux poudres, et M. de Bismarck nous invita à transporter notre domicile dans une forteresse. »

J'exprimai quelque surprise à voir des paysans si âpres au gain, si défiants des idées nouvelles, s'enrôler en rangs serrés sous le drapeau des partageux.

— Mais, monsieur, me répondit Bebel, le prolétariat agricole n'est pas chose nouvelle en Allemagne. Il a existé de tout temps. Rien de plus faux que de dire : Le socialisme nous est venu de France. Au quatorzième siècle, il était plus avancé qu'aujourd'hui. En 1370, la riche ville hanséatique de Brunswick tombe aux mains des ouvriers, qui en chassent les bourgeois patriciens et organisent la démocratie pure, c'est-à-dire la Commune. A la même époque, un mouvement ouvrier et socialiste éclata à Nuremberg. Les chefs, deux ouvriers nommés Geissbart et Pfauentritt, ne furent vaincus par l'empereur Charles qu'après une lutte longue et acharnée. Mayence, Vormus, Strasbourg, Spire, Francfort, Ulm, Augsbourg, formèrent aussi des Communes, c'est-à-dire de petits États libres se gouvernant eux-mêmes.

« Plus tard, en 1408, l'insurrection ouvrière éclata dans Lubeck, même. Les démocrates (ouvriers des métiers) renversent le conseil municipal, composé d'aristocrates (commerçants, patriciens), et le remplacent par des conseillers choisis dans le peuple proprement dit. Les familles patriciennes fuient à Hambourg, mais dans cette ville aussi la Commune destitue son Sénat qui a mis aux fers un citoyen ayant osé mal parler d'un duc de Saxe.

« Au seizième siècle, nous assistons de nouveau aux luttes des communistes et des anabaptistes. A Münster, ils chassent l'évêque, ils expulsent tous les prêtres. Le jeune tailleur Jean de Leyde se met à la tête du mouvement et organise un régime de travail en commun. Nourriture, vêtements, mobiliers, matières premières, tout est entassé dans les magasins publics et le conseil supérieur en fait la distribution aux citoyens (1). »

Je demandai à Bedel si Jean de Leyde servirait de modèle à son parti.

— Non, non, me dit-il ; ne croyez pas que nous rêvions les extravagances de nos devanciers, et si nous sommes, par principe, avec les communards parisiens, nous déclarons leur conduite insensée. Si nous pouvons diriger le mouvement comme nous le voulons, la réforme sociale allemande sera sérieuse, elle s'imposera à l'État d'abord, auquel nous demandons les fonds nécessaires pour nos associations.

— Le congrès d'Eisenach, qui se composait de *Kathedersocialisten* (socialistes de la chaire, socialistes de paroles et non d'action) a cependant fait un fiasco complet. Il représentait les idées modérées.

— En effet, ces messieurs s'imaginent qu'on fait une révolution comme on fait un article de journal. Ils ont présenté neuf solutions empruntées à la république idéale, pour nous socialistes allemands et internationaux, il n'y a qu'une seule solution du problème, je vous l'ai dit : les caisses d'épargne; les sociétés ouvrières de consommation sont inutiles; il nous faut l'association productive avec l'aide de l'État; en d'autres termes, il faut que la communauté qui porte le nom d'*État* devienne un commanditaire chargé de favoriser le travail, en donnant ou en prêtant les sommes nécessaires à la production ouvrière. C'est la seule manière, à notre avis, de reconstruire l'édifice social.

On frappa un coup sec à la porte, et avant que Bebel eût répondu : *Herein* ! (Entrez), un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, alerte et maigre, à la figure fatiguée, mais aux yeux étincelants, entra en nous saluant.

— Permettez-moi de vous présenter mon collègue Liebknect, me dit Bebel en se levant.

M. Liebknecht rédige à Leipzig, depuis 1868, le fameux journal le *Volkstaat* (le Gouvernement du Peuple), à cause duquel il a déjà subi quatre ou cinq ans de prison. Il est, comme Bebel, membre du Parlement.

Je le mis immédiatement en plein dans notre sujet.

M. Liebknecht m'apprit que son journal comptait quinze mille abonnés et paraissait trois fois par semaine. Mais savez-vous combien ces quinze mille abonnements représentent de lecteurs? Au moins cinquante mille, car l'ouvrier allemand a l'habitude de passer la soirée à la brasserie et de faire lecture de son journal à ses camarades. L'atelier prend l'abonnement en communauté.

— Ah ! M. de Bismarck, s'écria tout à coup avec feu Liebknecht, a plus travaillé pour nous que cinq ministres socialistes. Par son système révolutionnaire inauguré en 1866, il a débarrassé la voie des entraves qui nous empêchaient d'aller vite. Les événements de 1870 et 1871 nous ont fait plus de partisans qu'ils n'ont rapporté de pièces d'or à la Prusse. Le peuple ouvre aujourd'hui des yeux gros comme le poing et tire la langue. Il voit avec une amertume profonde combien tant de sacrifices lui ont peu rapporté, et comment la position a empiré au lieu de s'améliorer, avec la perspective d'avoir des charges de plus en plus lourdes à supporter. La vie a doublé depuis la guerre, mais les salaires n'ont pas augmenté en proportion.

L'annexion de l'Alsace a miné nos industries saxonnes. Toutes nos filatures nos fabriques de toiles chôment ou sont à la veille de faire faillite. Mulhouse nous inonde de ses produits ; ils sont à meilleur marché, il y a plus de goût dans le dessin, il est naturel que le public les préfère. Je dois me rendre, dans quelques jours, dans nos régions manufacturières, et j'en ai à l'avance le cœur serré. Mon Dieu ! quelle misère ! Le 75 0/0 de la population saxonne n'a pas 100 thalers par an (à peu près 300 francs) pour son entretien. Des familles de cinq ou six personnes sont obligées de vivre avec un thaler par semaine. Voilà les fruits de la guerre et de la conquête, voilà le produit des milliards ! On a comblé les généraux de riches dotations et l'on écrase le peuple sous de nouveaux impôts. Aussi, ne vous étonnez pas en lisant dans les journaux de Hambourg que dix mille, quinze mille Allemands s'embarquent chaque mois pour les terres étrangères.

« Je viens de quitter, il y a dix minutes, un jeune sous-officier, prussien fanatique avant la guerre. Il est revenu avec un bras amputé, incapable de continuer son métier. Savez-vous ce qu'on lui donne ? une pension de 20 thalers par an, — soixante-quinze francs ! Demandez-lui aujourd'hui ce qu'il pense de la Prusse et de la guerre. Eh bien ! tout le peuple allemand est dans le même cas. Ce qui le touche avant tout, ce n'est pas l'unité de l'empire, la grandeur de la patrie allemande, mais ses propres intérêts et ceux des siens. Malheur à Bismarck s'il impose un nouvel impôt de sang. Je ne crois pas à une révolution : le peuple marchera en rongeant son frein ; mais à son retour dans ses foyers, lorsqu'il y trouvera la misère et la ruine, il reprendra ses armes pour demander compte à qui de droit de sa misère et de ses souffrances. »

Liebknecht aborda la question de la nouvelle loi militaire qui, selon lui, sert la cause du socialisme. Il me parla du mécontentement qui règne dans l'armée, surtout parmi les sous-officiers, qui ont reçu des médailles de fer, mais pas un *groschen* de la rançon. Dès que leur service est fini, ils quittent l'armée ; c'est ainsi que celle-ci perd ses meilleurs chefs.

— Le secret de la puissance de la Prusse, reprit Bebel, est dans sa bureaucratie, organisée comme dans aucun État. Le gouvernement exerce une surveillance et une pression continuelles sur ses employés; mais cependant, dans ce grand troupeau, des signes de mécontentement commencent aussi à se manifester. Comment voulez-vous que des familles vivent avec des salaires de 160 à 200 thalers par an ?

. . . .

J'avais appris à Francfort que M. Liebknecht travaillait depuis une dizaine d'années à une *Histoire de la Révolution française*, et qu'il avait réussi à se procurer, sans qu'on s'en doute, des documents excessivement importants conservés dans les archives de Berlin. Je lui demandai où en était son travail. Il me répondit que ses notes étaient à peu près complètes et que le premier volume de son *Histoire* paraîtrait prochainement.

Il était midi, — heure du dîner en Allemagne. Je me retirai. En regagnant mon hôtel, je songeais à cette prédiction de Henri Heine qui écrivait, il y a trente ou quarante ans, après avoir annoncé la reconstitution de l'empire germanique : « L'empire marchera promptement à sa chute. Ce cataclysme sera le résultat d'une révolution politique et sociale, œuvre des penseurs et des philosophes allemands. Les Kantistes sont déjà venus, qui ont extirpé les dernières racines du passé; les Fichtéens viendront à leur tour, et leur fanatisme ne pourra être maîtrisé ni par la crainte, ni par l'instinct. Les plus redoutables seront les philosophes de la nature, les communistes, qui se mettront en relations avec les pouvoirs originels de la terre et évoqueront les traditions du panthéisme germanique. Alors ces trois chœurs entonneront un chant révolutionnaire dont la terre tremblera, et il se passera un drame en Allemagne auprès duquel la Révolution française n'aura été qu'une idylle ? »

(*A suivre*) V. TISSOT.

(1) Münster se remplit de femmes de mauvaise vie et on y célébra des solennités horribles; le désordre ne connut bientôt plus de bornes : on travailla de jour dans les ateliers, mais la nuit se passa en orgies et en bacchanales. Jean de Leyde voulut imiter les anciens rois bibliques et nomma douze magistrats communaux représentant les douze apôtres ou chefs des douze tribus d'Israël. Il ordonna à tous les citoyens de porter une bague d'or au doigt, de s'habiller de vêtements aux trois couleurs, vert, gris et blanc; il fit inscrire partout cette devise : « Point de mendiants, point de fainéants ! » Le peuple, nourri aux frais de l'État, se croyait dans un véritable paradis. Un matin, Jean de Leyde se réveille d'un sommeil de trois fois vingt-quatre heures, pendant lequel il a eu des visions, et proclame que Dieu lui a ordonné d'abaisser tout ce qui a été élevé. Il n'y avait plus de riches dans la ville; il dut s'attaquer aux monuments. Les clochers, les tours, tout ce qui dépassait le niveau ordinaire fut abattu (ce qui montre que Courbet n'est pas même un inventeur).

Jean de Leyde rétablit en même temps la polygamie telle qu'elle était pratiquée chez les juifs. Il donna l'exemple en épousant sur-le-champ dix-sept femmes. Les femmes mariées et les mères de famille qui tentèrent de s'opposer à cette loi eurent la tête tranchée. (OWERBECK.)

Nouvelles du soir

Voici le sommaire du *Journal officiel* d'aujourd'hui :

Partie officielle. — Loi sur la répression des délits qui peuvent être commis par la voie de la presse ou par tout autre moyen de publication, et sur la levée de l'état de siége; Décret nommant des maires et des adjoints; Jugements préparatoires à fin de déclaration d'absence.

Dépêches télégraphiques

Rome, 2 janvier. — Le *Fanfulla* dit que le roi, répondant aux représentants de l'armée à l'occasion des présentations du nouvel an, les a félicités des progrès que l'armée avait faits et de la bonne volonté dont elle faisait preuve. Il leur a souhaité que la devise de l'armée fut comme elle a toujours été, gloire et honneur. Le roi a ajouté qu'il comptait bien que si quelque nouveau fait lui en fournissait l'occasion, l'armée ne manquerait pas de répondre à sa confiance et à celle du pays.

INCENDIE EN GALICIE. 8 VICTIMES.

Vienne, 2 janvier. — Un incendie a eu lieu dans les salines de Bochnia (Galicie.) Huit personnes ont péri.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Madrid, 2 janvier. — S'il faut en croire des informations arrivées à Madrid, un bataillon carliste de la Navarre se serait insurgé. Don Carlos aurait ordonné aussitôt que ce bataillon fût changé de garnison.

Le feu des carlistes sur Saint-Sébastien a presque cessé.

EN PORTUGAL

Lisbonne, 2 janvier. — L'ouverture des cortès a eu lieu aujourd'hui.

Le roi a, dans son discours, constaté le maintien des relations amicales du Portugal avec les autres puissances.

La décision impartiale du maréchal de Mac-Mahon au sujet de la baie de Lagoa a heureusement terminé un différend tout pacifique d'ailleurs, avec l'Angleterre. Le roi dit qu'il a manifesté au maréchal-président sa reconnaissance pour la haute impartialité et le sentiment de justice qu'il a montré dans une affaire si délicate.

A propos du budget, le roi a dit que l'état prospère du pays dispense de nouvelles contributions. Il a parlé ensuite de la visite du sultan de Zanzibar, de celle du président de la République de Transvaal qui a signé un traité avantageux pour la colonie du Mozambique.

La reine assistait à l'ouverture de la session.

On assure que M. Andrie de Corvo, ministre des Colonies, proposera aux chambres, vu l'état prospère du trésor un emprunt considérable pour l'amélioration de la situation des Colonies, la construction de chemins de fer, de ponts, gares, routes, télégraphes et phares.

AFFAIRES D'ORIENT.

Berlin, 2 janvier. — La note du cabinet Andrassy approuvée par la Russie a été envoyée aux puissances garantes. Elle propose de mettre les religions sur le pied d'égalité et d'établir l'autonomie provinciale et communale. La réforme la plus urgente à faire dans les provinces insurgées doit être l'établissement et la répartition de l'impôt par les provinces elles-mêmes et la cessation de la servitude et du pillage de la part des autorités.

Raguse, 2 janvier. — Luca Pétrovich a attaqué Zarma la nuit dernière, il a été repoussé.

Raouf-Pacha est arrivé aujourd'hui à Mostar et a remis son commandement à Achmet Muchetar Pacha.

CHANGEMENT DE DOMICILE

M. VERBRUGGHE
DENTISTE

a l'honneur d'informer sa clientèle que depuis le

20 DÉCEMBRE 1875

son domicile est transféré

6, RUE DE L'ESPERANCE, 6

RENSEIGNEMENT PARTICULIER

La rue de l'Espérance donne dans la rue de l'Hospice

Chemin de Fer du Nord

HEURES DE DÉPART DES TRAINS

Lille à Croix-Wasquehal, Roubaix, Tourcoing et Mouscron. — Lille, dép. m. 5.15, 6.55, 8.22, 9.55, 11.05; s. 12.57, 2.22, 4.47, 5.20, 6.55, 8.00, 10.13, 11.15.

CROIX-WASQUEHAL, matin, 5.28, 7.08, 8.35, 10.08; s. 1.10, 2.35, 5.00, 7.08, 8.13, 10.26, 11.28. (Il n'y a pas d'arrêt à Croix-Wasquehal, pour les trains partant de Lille à 11.05 du matin et à 5.20 du soir.)

ROUBAIX A TOURCOING ET MOUSCRON, matin 5.38, 7.18, 8.45, 10.18, 11.23; soir, 1.20, 2.45, 5.10, 5.38, 7.18, 8.23, 10.36, 11.38.

TOURCOING. — Matin : 5.48, 7.24, 8.55, 10.27, 11.34. — Soir : 1.29, 2.53, 5.19, 5.47, 7.24, 8.33, 10.42, 11.44.

MOUSCRON. — Arr. Matin: 6.05, 9.12, 10.44, 11.50. Soir : 1.46, 3.10, 5.36, 6.03, 8.49.

NOTA.— Ne vont que jusqu'à Tourcoing les trains partant de Lille à 6.55 du matin, à 6.55, 10.13 et 11.15 du soir, de Roubaix à 7.08, matin, 7.08, 10,26 et 11.28 du soir.

Mouscron à Tourcoing, Roubaix, Croix-Wasquehal et Lille. — Mouscron, dép. m. 7, 9.30, 11.28; s. 12.05, 3.21, 4.55, 5.57, 7.10, 9.13.

TOURCOING, Matin : 5.05, 7.10, 8.05, 9.40, 11.38; s. 12.15, 1.25, 3.31, 5.05, 6.07, 7.20, 8.18, 9.28, 11.

ROUBAIX A CROIX ET LILLE, Matin : 5.13, 7.18, 8.13, 9.48, 11.46; s. 12.23, 1.33, 3.39, 5.13, 6.18, 7.28, 8.28, 9.36, 11.08.

CROIX-WASQUEHAL, Matin : 5.19, 7.24, 8.19, 9,54, 11.52; s. 12.29, 1.39, 3.45, 5.19, 7.34, 9.34, 9.42, 11.14.

LILLE. — Arr. Matin : 5.35, 7.38, 8.35, 10.10, s.; 12.08, 12,45, 1.55, 4, 5.35, 6.35, 7.50, 8.50, 9.58, 11.30.

NOTA. —Le train partant de Mouscron à 5 h. 57 soir ne s'arrête pas à Croix-Wasquehal.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ

ou répertoire d'hygiène pratique à usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B. Fonssagrives, professeur d'hygiène et de clinique des enfants et des vieillards de la faculté de médecine de Montpellier, et auteur de plusieurs ouvrages de médecine et d'hygiène.

Le Dictionnaire de la santé comprend toutes les questions suivantes :

A l'hygiène privée, c'est-à-dire au gouvernement de sa vie en vue d'éloigner les causes de maladie: à l'éducation physique des enfants, au régime, aux exercices, à l'hygiène scolaire, à l'infirmiérat domestique, c'est-à-dire aux soins d'entourage que réclament les malades, à l'hygiène des âges, aux rapports des familles avec les médecins, etc.

Le Dictionnaire de la santé formera un volume de format grand in-8° jésus, à deux colonnes d'environ 900 pages, et se publiera en dix fascicules.

Le 10e fascicule vient de paraître.

Prix du fascicule : **1 fr. 50.**

En vente à la librairie Charles DELAGRAVE, rue des Ecoles, 58, à Paris, et chez les principaux libraires.

Prix de revient des Viandes

DROITS D'OCTROI COMPRIS.

		1re QUAL.	2e QUAL.	3e QUAL.
Bœuf	le k°	1.72	1.40	1.02
Vache	»	1.60	1.20	0.86
Taureau	»	0.00	0.00	0.00
Veau	»	2.20	1.78	1.60
Mouton	»	1.60	1.41	1.35
Porc	»	1.70	1.65	1.50

Roubaix, le 31 Décembre 1875.

Le Maire de Roubaix,
C. DESCAT.

TAMAR INDIEN
GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant contre

CONSTIPATION, Hémorroïdes, Migraines. — Ph. 24, r. Grammont, Paris. — Boîte 2,50. Poste 2,75. — A Roubaix, DESCHODT, ph., 26, Grande-Rue. 9536

SANTÉ A TOUS rendue sans médecines, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de santé de Du Barry, de Londres, dite

REVALESCIÈRE

Vingt-huit ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insommie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est en outre la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuard de Decies pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzur, M. le professeur Benehe, etc etc.

Cure N° 65,311. — Vervant, le 28 mars 1866 — Monsieur, — Dieu soit béni ! Votre Revalescière m'a sauvé la vie. Mon tempérament naturellement faible était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalescière m'a rendu la santé.

Cure N° 45,270. — PHTHISIE. — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années,

A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure N° 74,442. — Courmes, par Vence, (Alpes-Maritimes) juillet 1871. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante Revalescière, je ressens une nouvelle vigueur, la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé.

Cure N° 68,413. — M. Lacan père, de 7 ans de *Paralysie* des jambes, des bras et de la langue. 4.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* rafraîchissent la bouche et l'estomac, enlèvent les nausées et les vomissements, même en grossesse ou en mer. En boîtes, de 4, 7 et 60 francs. — *Revalescière chocolatée*, rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt à Roubaix chez MM. Coille, pharmacien Grand-Place ; Morelle-Bourgeois ; Léon Danjou, pharmacien, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Tourcoing, et chez les pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, Place Vendôme, 26, à Paris.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

POURQUOI SOUFFRIR

alors que pour se guérir, sans remède, sans purgation et à peu de frais, il suffit de faire usage de **la NOUVELLE REVALESCIERE, de Raoul de Benserade**, brevetée s. g. d. g., perfectionnée comme goût et supérieure comme effet à tous les remèdes connus. Seul dépôt autorisé à Roubaix, 4, place de la Mairie, chez M. COILLE, pharmacien, droguiste, lauréat de l'Ecole de pharmacie de Lille, et dans toutes les bonnes maisons du Nord. 3817

Sa dernière espérance avait lui comme une étincelle et venait de s'éteindre.

* * *

Une petite lampe éclairait seule de sa lueur blafarde la mansarde qu'habitait le vicomte Gontran de Tréguen. Il était minuit, le jeune homme dormait d'un sommeil agité. Une tasse éthérée contenant quelques gouttes de tisane était posée sur une petite table près de son lit. Tout à coup il se réveilla et s'écria : J'ai soif! Et il n'y a personne là...

En ce moment une main douce s'empara de sa main brûlante.

— Qui est là donc? demanda le malade.

— Voulez-vous boire ceci, monsieur de Tréguen, dit une voix faible qui tremblait ; cette potion vous soulagera.

Gontran croyait rêver, mais à la clarté de sa lampe il vit près de son lit de douleur une de ces religieuses de Bon-Secours dont la tâche est de soigner les malades. Elles pénètrent partout, dans la maison du riche comme dans la maison du pauvre, et partout elles sont les bienvenues. Vierges de la dernière heure, que d'agonies n'ont-elles pas consolées, que de conversions, que de réconciliations n'ont-elles pas amenées?

Depuis plusieurs nuits elles veillaient Gontran, mais il ne s'en était pas aperçu, en proie qu'il était au délire, car il avait la fièvre typhoïde.

Il venait de demander qui était là ; c'était la première parole qu'il prononçait depuis huit jours; aussi, la sœur qui le soignait et qui était restée seule avec lui cette fois, en parut charmée.

— Vous voilà mieux dit-elle, vous voilà hors de danger; que Dieu en soit béni !

— Merci de votre intérêt, ma sœur. J'ai donc été fort malade. Est-ce mon père qui vous a envoyée ici?...

— Oh ! non. J'ai su par la portière de cette maison que vous étiez souffrant et je suis accourue. C'était mon devoir.

— J'avais pourtant défendu à cette femme de laisser entrer qui que ce fut.

— Seriez-vous au regret de m'avoir près de vous, demanda la religieuse, tout en arrangeant doucement les oreillers du malade.

— Je ne dis pas ça, mais... J'avoue que mes finances ne sont pas en bon état, et je ne pourrais reconnaître vos bons soins... Dites-moi ma sœur, n'y a-t-il pas de lettres de mon père?

— Non, monsieur. Mais ne vous inquiétez pas. Ne pensez pas à l'argent, tout ira bien... Maintenant, tâchez de vous reposer. Nous causerons demain.

— Comment vous appelez-vous, ma sœur?

— On m'appelle Marie des Anges.

— Marie ! Le nom de la seule femme que j'ai aimée, et c'était bien un ange aussi !...

(*A suivre*).